Le soleil est souvent obscurci par les nuages
et la raison par les passions.
(Démophile, évêque de Constantinople, 386)

3

Le temps des utopies

Quand Georges se rassoit, le temps se fait changeant. Le soleil est toujours présent mais, poussés par une légère brise, des nuages font leur apparition. Rien de bien méchant, aucun signe qui laisse penser qu'il puisse pleuvoir dans les prochaines heures. Quand bien même le ciel se couvrirait de nuages, il sait qu'au-dessus, le soleil continuera à briller.

Les nuages, dans la société française de l'année soixante-huit, avaient aussi fait leur apparition. Pourtant en ce début de printemps, la France paraît calme. Il y avait bien eu quelques occupations d'universités, comme à Caen, Nanterre, Nantes, puis Toulouse, mais les forces de l'ordre les avaient fait évacuer. Le 15 mars 1968, le journal *Le Monde* publie, sous la plume de l'éditorialiste Pierre Vianson-Ponté, un article devenu célèbre portant le titre « Quand la France s'ennuie »[1], dans lequel on peut lire notamment : « *Les Français s'ennuient en ne participant ni de près ni de loin aux grandes convulsions qui secouent le monde…* » Si certains y voient déjà l'annonce des événements

1. Cette formule avait été employée par Lamartine sous la Monarchie de Juillet.

qui éclateront moins de deux mois plus tard, avait-il, lui, imaginé que cette apparente apathie déboucherait sur l'une des périodes qui marquera durablement la société française pour les prochaines décennies : Mai 1968 ? Assistions-nous, comme l'écrivait Stéphane Benhamou, à l'« *un de ces mouvements d'humeur auquel les étudiants ont habitué la société* » ? Une majorité de la population et des politiques l'ont sans doute pensé. Le manque de clairvoyance de certains d'entre eux est particulièrement bien mis en évidence par les déclarations auxquelles ils se livrent. C'est ainsi que le député du très chic 7e arrondissement de Paris, Édouard Frédéric-Dupont, n'hésitera pas à tenir les propos qui suivent et qui, avec le recul, nous apparaissent manquer totalement de discernement :

> Tout cela est positif. C'est un nouveau romantisme qui pousse les jeunes étudiants à échapper à l'ambiance familiale. Il n'est pas de nature à influencer le déroulement des choses[2].

Le 3 mai : le premier pavé lancé boulevard Saint-Michel sur un car de CRS déclenche une série d'affrontements violents qui trouvera son apogée le 10 mai avec « la nuit des barricades ». Le 13 mai, l'emblématique Sorbonne est occupée, des milliers de manifestants envahissent Paris et le mouvement gagne toute la France. La tension monte, universités et usines sont occupées, l'économie est en panne, il n'y a plus de transports, la télévision – ORTF – se met en grève. Les manifestations se succèdent, le mouvement étudiant par qui tout avait commencé est maintenant dilué dans une contestation nationale menée par les syndicats ouvriers.

Le général de Gaulle, premier président de la Ve République, et son Premier ministre Georges Pompidou ne semblent pas bien maîtriser la situation. Réalité ou apparence ! Aux mots du général qui aurait déclaré : « La réforme oui, la chienlit, non »

2. *Les Années 60 pour les Nuls*, Éditions First.

les étudiants, notamment ceux des Beaux-Arts, répliquent par une affiche présentant la silhouette de de Gaulle avec ce texte : « La chienlit, c'est lui ». Les murs se couvriront de slogans et d'affiches plus ou moins explicites, générales ou catégorielles, mais toutes provocatrices et revendicatives. On en dénombre près de 200, dont certaines deviendront emblématiques. Parmi les plus célèbres :

- « **Il est interdit d'interdire** », rue Saint-Jacques
- « **Soyez réalistes, demandez l'impossible** », Censier
- « **Sous les pavés la plage** », place du Panthéon et d'autres lieux
- « **CRS = SS** », affiche et slogan qui rappellent les violentes grèves de 1947 dans les Houillères du Nord.
- « **Désirer la réalité, c'est bien ! Réaliser ses désirs, c'est mieux** », Sorbonne, Hall Grand amphi
- « **Jouissez sans entraves, vivez sans temps morts…** », Nanterre
- « **Métro, boulot, dodo** », slogan tiré d'un poème de Pierre Béarn, *Couleurs d'usine*, Éditions Seghers, 1951.

Certains sont insolites, surprenants ou détournent d'autres écrits comme : « Aimez-vous les uns les autres », Censier – Est-ce le fait d'un chrétien qui, profitant de la grande liberté d'expression, a voulu « évangéliser », ou le détournement de cette parole du Christ pour parler de libération sexuelle ? Que penser de « Le Christ seul révolutionnaire » à la Sorbonne ou « Dieu, je vous soupçonne d'être un intellectuel de gauche » à Condorcet ? Et puis ceux qui veulent tout simplement s'exprimer : « J'ai quelque chose à dire mais je ne sais pas quoi » à Censier ou qui remettent un peu de bon sens : « La liberté commence par une interdiction. Celle de nuire à la liberté d'autrui » à Nanterre.

Ce qui frappe les esprits c'est que dans la multiplicité et la variété de ces accroches on ne perçoit pas une pensée structurée. Chacun y va de sa revendication. En fait, les organisations

sont prises de court, et même si elles cherchent à récupérer le mouvement, celui-ci leur échappe en permanence. Il n'y a pas vraiment de chefs. Mais c'est ce qui lui attire une certaine forme de sympathie d'une partie de la population, du moins tant que le mouvement reste bon enfant. C'est dangereux car tout peut déraper, et ça dérapera.

Les figures de proue du mouvement s'appellent : Daniel Cohn-Bendit, Alain Krivine, Alain Geismar, Jacques Sauvageot – deux de ces leaders s'exprimeront lors du rassemblement de la gauche non communiste le 27 mai au stade Charléty à Paris ; on note la présence sur l'estrade de Michel Rocard. Si les intellectuels sont de la partie, ils n'en sont pas les meneurs mais ils accompagnent le mouvement. Il y a l'incontournable Jean-Paul Sartre et d'autres moins connus à cette époque mais qui feront par la suite une « belle carrière », par exemple Bernard Kouchner et Gisèle Halimi à gauche. À droite, plus politique, on note Gérard Longuet et Alain Madelin[3] avec le mouvement d'extrême droite Occident. Chacun veut changer le monde, changer la vie, mais tous avec les mêmes mots n'expriment pas les mêmes idées.

Toute la société française est traversée par ce besoin de libération. L'émancipation de la jeunesse qui vit le jour au début des années soixante marquait là un tournant, et chacun était conscient que désormais les choses ne seraient plus comme avant. Faut-il rappeler que le mouvement n'avait pas été anticipé. N'était-il qu'un avertissement ? Mais qui pouvait prédire comment se construirait le futur ? Les ouvriers pensent autogestion, les féministes revendiquent leur liberté et leur autonomie qui les conduira en 1970 au lancement du Mouvement de Libération de la Femme – MLF. Elles revendiquent notamment le droit à la contraception, à l'avortement libre et gratuit. Les minorités homosexuelles se veulent plurielles et refusent d'être

3. Ces deux personnages quitteront le mouvement après 1968 pour assumer des positions plus nuancées.

déconsidérées, elles ne veulent plus avoir honte de leurs choix « affectifs ». Les prises de parole se multiplient et les idées commencent à faire leur chemin.

Chacun rêve son univers et imagine son idéal. La révolution est en marche, l'avenir n'est pas dans la société qu'on nous propose, un monde nouveau doit éclore et de nouvelles relations doivent voir le jour. Il faut en finir avec les principes et les schémas d'une société patriarcale structurée par la filiation paternelle.

L'image du père tout-puissant, propriétaire des biens, régentant et décidant de tout doit être abandonnée pour laisser la place à une autre répartition des rôles. L'État est la première représentation de ce système contesté. La famille ne tardera pas à subir le même sort. Les institutions religieuses, déjà remises en cause, n'y échappent pas. La jeunesse a d'autres attentes et a soif de justice. Elle entend mettre à profit ce temps de contestation pour que soient remis en cause les fondements d'un monde qu'ils n'ont pas construit et dans lequel ils ne se reconnaissent pas. L'avenir est ailleurs. On prend le chemin de Katmandou, on s'essaie aux paradis artificiels pour « voyager », on imagine la vie en communautés, les mouvements radicaux accueillent et encouragent cette rupture.

Ce temps des utopies, d'autres jeunes, dans d'autres pays, y ont cru aussi ; ils ne recherchaient pas plus de liberté, mais aspiraient à la Liberté. Quand en août 1968 les chars soviétiques sont entrés dans Prague pour réprimer le mouvement de contestation appelé le « Printemps de Prague » et imposer le retour de l'ordre communiste, les Tchécoslovaques l'ont mal vécu, leur rêve de liberté s'évanouissait.

Bien qu'habitant Paris, Georges n'a pas été au cœur de cette agitation, mais à son niveau et dans sa situation, il en a été un témoin. En 68, il est dans le monde du travail, il est marié et a déjà un enfant. Ses préoccupations ne sont pas très éloignées de celles qui s'expriment dans les manifestations. Lui aussi veut

plus de liberté, il pense que les jeunes doivent pouvoir prendre leur place dans la société, il aspire à plus de justice et d'équité et reproche son hypocrisie à la génération précédente. Il est radical dans ses affirmations, exigeant dans ses attentes, peu ouvert au compromis. Il refuse la compromission, la violence et même s'il n'aime pas les demi-mesures, il pense que la fin ne justifie pas les moyens et qu'autant que possible, il faut mettre en œuvre des moyens en accord avec la fin. S'il approuve, comme 58 % des jeunes de son époque, l'idée qu'une transformation radicale et profonde de la société pourra améliorer en partie la situation générale dans laquelle il vit, il porte un regard interrogatif et dubitatif sur ceux qui, au nom du refus de la société de consommation, imaginent le retour à la terre, pour y vivre une vie communautaire simple et rustique. Les hippies et leur conception de la vie ne l'attirent pas. La génération « *Peace and Love* » n'est pas la sienne, et bien que devenu chrétien il ne se reconnaît pas dans le mouvement des Jésus Peoples.

Pendant une courte période il avait habité dans la cité-dortoir de Sarcelles, elle venait tout juste d'être construite et il se rappelle qu'il n'avait eu qu'une envie, c'était de la quitter. Ça ne l'avait pas fait rêver ! Ces grands ensembles se voulaient modernes et avaient pour ambition d'accueillir non seulement une grande partie de population vivant encore dans les bidonvilles qui, à cette époque, ceinturaient la capitale, mais aussi un nombre croissant de familles à revenus modestes habitant Paris dans des appartements sans confort. Une tentative de mixité sociale. Cette conception de l'urbanisme, qu'on nous présenta comme moderne, était en réalité sans âme et déshumanisée. Elles portaient bien leur nom ces « cités-dortoirs », on les quittait le matin pour le travail, on y rentrait le soir pour y finir sa journée. Pas de structures sportives ni culturelles, pas d'animation pour la jeunesse, des barres toutes érigées selon le même modèle avec la même monotonie architecturale. Ces cités existent toujours, mais la population a changé, le communautarisme s'est installé.

On ne les quitte plus pour aller travailler, ceux qui y logent sont, pour la plupart, au chômage, et le « dortoir » s'est transformé en zone de non-droit.

L'arbre est interrogatif :

— Qu'est-ce qui t'as empêché d'être parmi les manifestants ? Tu étais jeune, et d'autres dans la même situation que la tienne défilaient et contestaient. N'avais-tu pas d'idéal ? Étais-tu déjà récupéré par le système : jeune cadre, marié, père de famille ? N'étais-tu pas simplement un petit bourgeois conservateur comme bon nombre de tes contemporains, concerné par les idées mais pas impliqué dans le changement ?

Georges trouve la question violente : petit – bourgeois – conservateur. Mais avait-il seulement réfléchi en ces termes ? Bien sûr qu'il avait un idéal, mais la rue était-elle le bon endroit pour le trouver et l'exprimer ? N'était-il pas préférable de le vivre plutôt que de le revendiquer ?

Presque cinquante ans se sont écoulés, est-il vraiment en capacité de répondre à ces questions ? S'en suit un long moment de silence ! Georges n'est pas embarrassé, il ne cherche pas à esquiver le sujet, il trouve même que l'interpellation est légitime et pertinente. Il lui faut simplement admettre que sa réflexion, comme ses réponses, s'exprimeront avec le recul du temps. Finalement il considère que la provocation de son compagnon est plutôt positive, et qu'elle lui permet non seulement de se souvenir, mais d'évaluer le chemin parcouru, de s'interroger sur ses choix, sur le bien-fondé de ses engagements et de considérer le temps présent.

Pris dans ses souvenirs, il n'a pas entendu le carillon de l'église ; il consulte sa montre et remarque qu'il lui reste encore quarante minutes avant midi, qui seront bienvenues pour qu'il s'accorde un moment de silence et de méditation.

Table des matières

Préambule 3
1. Un matin d'avril… 5
2. L'éclosion d'un phénomène 13
3. Le temps des utopies 23
4. Sois jeune et tais-toi ! 31
5. Liberté, Liberté chérie… 43
6. Le paradis perdu… 55
7. Soyez réalistes, demandez l'impossible 65
8. De la fin des utopies aux nouvelles libertés ! 75
9. Avant que le soleil s'obscurcisse… 89
Épilogue 99